

Article

Aime-t-on encore les enfants ?

Marie-Jean Sauret

Résumé. Le croisement du processus de subjectivation avec la logique ordonnant la forme contemporaine du lien social permet d'extraire les éléments requis par l'enfant pour se réaliser : s'émanciper de l'Autre parental pour que, comme sujet, il soit responsable de sa position et de ses actes, se dote d'une solution qui lui permette de se loger dans le lien social, mette sa vie en récit de façon congruente avec celui collectivement partagé. D'où le repérage de ce qui y contrevient aujourd'hui: l'arasement de la singularité au profit de l'individualité formatée par les idéologies néolibérales et le discours capitaliste. L'enfant a à souffrir des caractéristiques du lien social contemporain et cette urgence anthropologique exige une réponse clinique et politique.

Mots-clés: Discours capitaliste; castration; humanisation; lien social; enfance.

Será que ainda amamos as crianças?

Resumo. Cruzando o processo de subjetivação com a lógica que explica a forma contemporânea do laço social, é possível tanto extrair os elementos necessários à criança para se realizar (emancipar-se do Outro parental, para que, como sujeito, seja responsável por sua posição e seus atos; dotar-se de uma solução que lhe permita se inserir no laço social; que ela coloque sua vida em uma narrativa congruente com àquela coletivamente compartilhada) quanto buscar identificar o que contraria a sua realização (o apagamento da singularidade em favor de uma individualidade formatada pelas ideologias neoliberais e o discurso capitalista). Este artigo propõe uma reconstrução isolando conceitos (desejo, gozo, sintoma) para pensar como cada um aloja que é singular no coletivo sem se dissolver na massa e sem estilhaçá-lo no rochedo da singularidade.

Palavras chave: discurso capitalista; castração; humanização; laço social; infância.

¿Aún amamos a los niños?

Resumen. En el cruce del proceso de subjetivación con la lógica explicadora de la forma contemporánea del vínculo social, es posible extraer los elementos necesarios para que el niño se realice. Eso incluye la emancipación del Otro paterno, de modo que, como sujeto, sea responsable de su posición y sus actos, la dotación de una solución que le permita insertarse en el vínculo social y la capacidad de poner su vida en una narrativa congruente con la compartida colectivamente. Eso favore la búsqueda por identificar lo que va en contra de su logro: la eliminación

* Professeur émérite. Chercheur associé au Centre d'étude et de recherche Travail organisation pouvoir
Université de Toulouse 2 Jean-Jaurès, Toulouse, France. E-mail: marie-jean.sauret@univ-tlse2.fr

de la singularidad en favor de una individualidad moldeada por ideologías neoliberales y discurso capitalista. Este artículo propone una reconstrucción aislando conceptos (deseo, goce, síntoma) para pensar cómo cada uno almacena lo singular en lo colectivo sin perder su individualidad o perturbar lo colectivo.

Palabras clave: discurso capitalista; castración; humanización; vínculo social; infancia.

Do we still love children?

Abstract. At the crossroads of the child's process of subjectivation and the reasoning behind contemporary social link patterns, there lies the extraction of the elements needed for the infant's self-realisation. This involves emancipating oneself from the parental Other, so that one might - having attained selfhood -, be held accountable for one's position and actions, as well as be equipped with approaches to societal integration, in addition to constructing a life narrative which is compatible with collectively shared values. This highlights the challenge posed by current trends such as the eradication of singularity in favor of an individuality shaped by neoliberal ideologies and capitalist discourse. That the child must suffer from the characteristics of the contemporary social link represents an anthropological emergency that merits both clinical and political responses.

Keywords: capitalist discourse; castration; humanization; social link; childhood.

Qu'est-ce qui doit-être transmis d'une génération à une autre pour la pérennisation non pas de notre espèce, mais de notre humanité ? Comment ? Quel monde laissons-nous à nos enfants, voire, quel monde laissons-nous aux enfants encore à naître des enfants de nos enfants » ?

Qui n'a succombé à la tentation d'intervenir auprès de ses enfants petits (et parfois grands) au nom de l'expérience qu'il aurait acquise en traversant avant eux, croit-il, les mêmes difficultés éventuelles ? Est-il sûr de mériter la confiance qu'il requiert au nom de l'amour qu'il est supposé leur porter –il ne leur voudrait que du bien – ? N'est-ce pas là un argument dont chacun se moque parfois chez les autres ? Par exemple telle jeune fille dont le propos est rapporté par Freud comme un trait d'humour involontaire, répond en guise de lettre de recommandation afin d'obtenir une place de gouvernante auprès d'enfants : « J'ai été enfant moi-même » (Freud, 1992) ! Freud a fourni la raison structurale qui rejette cet argument : la période de latence. *Au temps de Freud, en effet, c'est précisément parce que l'on a été enfants que l'on refoule et ignore tout de cette prime enfance.* Les sujets en apprenaient quelques bribes des autres qui les ont précédés. Or, que vaut aujourd'hui ce témoignage de la génération précédente si elle est contrainte à un autre constat selon lequel les conditions de l'enfance ne sont plus celles freudiennes et peut-être plus celles qu'elle-même a connues ?

La transmission dont il s'agit, entre une génération et la suivante, entre parents et enfants, n'est pas simplement constituée de l'héritage des ressources naturelles et de l'état du monde, du legs des expériences parentales de résolution des problèmes existentiels, ni du récit des premiers pas dans la vie. Il y va aussi des conditions nécessaires à chacun pour se réaliser (s'émanciper de l'Autre parental, assumer sa position de sujet responsable de sa position et de ce qu'il dit, inventer la solution qui lui permet de cohabiter avec ses semblables) – voire, plus radicalement, pour s'humaniser. Pour mesurer cet enjeu, un détour à la fois conceptuel et discursif devrait permettre de s'assurer d'une langue commune (au moins le temps de la lecture de l'article) et d'y indiquer la place éventuelle où la psychanalyse est ici convoquée.

Il s'agit surtout de mieux saisir le sens, la raison et la portée de cette question : « Est-ce qu'on aime encore les enfants ? ». Au-delà du constat jamais exhaustif des accidents de l'enfance, quelle logique est susceptible de rendre compte des mutations qui légitiment cette question ?

Sujet, individu, enfant

L'humain est un néotène, un prématuré, ce qui en fait l'un des animaux les plus *impotents*. C'est ailleurs, chez d'autres espèces, qu'il convient de chercher les performances en vol, natation, escalade, plongeurs, apnée, course, gymnastique, etc. Or l'humain a réussi à compenser son handicap natif par l'adoption d'une prothèse, le langage (le symbolique) : soit la capacité de porter à l'existence (à la réalité) comme fait de dit ce qui l'entoure, mais également ce dont il rêve ou qui n'existe pas. L'humain bonifie sa « plasticité cérébrale », il est d'entrée de jeu un « animal augmenté » (l'intelligence artificielle n'est qu'un cas particulier), il est « plus qu'un animal » (Prochiantz, 2019).

Le symbolique est un pouvoir avec lequel les animaux rivalisent mal : celui de représenter. En contrepartie, le langage est, lui, incapable de saisir le réel de ce dont il traite : « il ment ». La vérité devient le rapport du sujet à ce réel qui lui échappe, impossible à dire tout. Parler, c'est consentir à mentir : « *proton pseudos* », notait déjà Freud en 1895 (Freud, 1956), quand ce premier mensonge porte sur le sexuel. Bien sûr tous les « mensonges » ne se valent pas...

Réel de l'être, être de mots, être de filiation, être de jouissance

Consentir à parler c'est immédiatement se heurter à la question de ce que chacun est *réellement* et à la réponse trompeuse, mensongère. Impossible d'obtenir mieux qu'un « être (fabriqué) de mots » (identité, nom, sobriquet, particularités corporelles, etc.) pour approcher son « être réel » en fuite du fait de parler donc (ou, mieux dit, « le réel de son être » qui ne se laisse pas capturer par son « être de mots »). Parler au travers du langage, c'est faire l'épreuve du manque de ce réel (de son être) ; et manquer, c'est désirer. Lacan nous a appris à appeler « jouissance » la substance du réel que le sujet perd du fait de son entrée dans le langage. Aussi les humains ont investi leur désir pour adosser leur « être de mots » (fautif au regard de leur « être de jouissance ») à un « être de filiation » (Bruno, 2017) : « Je ne peux saisir le réel de ce que je suis, mais je peux me dire fille ou fils de X », me reconnaître comme « enfant de X et/ou Y ».

Le transcendant comme réponse à l'impensé du sujet

La question se déplace du sujet vers ce X : qui est-il pour occuper cette place de parent ? Egalement une fille ou un fils de X' et/ou Y'. Ce qui de proche en proche oblige à s'interroger sur le premier de la série, « l'alpha » qui n'a pas eu de parent d'avant pour le nommer : ce premier, hors symbolique, *puisque sans nom*, est en ce sens, réel, « hors genre ». Il est le premier à avoir appelé son enfant « enfant », et le premier que son enfant a appelé « mère » ou « père ». *L'enfant est au sens strict le père de l'homme*. Mythes et religions s'emparent de ce premier innommé sous le nom de Dieu (ou Déesse) : Dieu est la réponse transcendante à l'énigme du réel du sujet (Bruno, 2014). Le réel de Dieu s'approprie le réel impensé du sujet.

Tel est ce que Freud tente de laïciser avec sa théorie de la horde primitive (Freud, 2004) : mais il n'arrive pas à échapper au mythe. Il ne cherche d'ailleurs pas : car, du fait d'avoir échangé sa niche écologique contre un habitat langagier, l'humain *ne peut pas ne pas mettre sa vie en récit pour lui conférer un sens* (qui participe de sa réalisation). Dans le récit freudien, les membres de la horde tuent la bête primitive, mais renoncent à jouir des femmes qu'ils se

réservait. Ils prélèvent sur son cadavre un trait qu'ils érigent en Totem (première mouture du Nom-du-Père) dont ils se déclarent filles et fils. En découlent la substitution du social à la biocénose, la prohibition de l'inceste, et les interdits du meurtre et du cannibalisme entre membres du clan. Et comme les femmes, avec les menstrues, la grossesse, l'accouchement, l'allaitement, rappellent aux humains leur dette à l'endroit de la nature dont ils s'émancipent, les hommes (la société naissante) tentent de les plier à la loi symbolique par l'intermédiaire de l'exogamie. D'un côté le mythe prend acte du fait que l'on ne s'humanise pas tout seul, sinon il n'y a pas d'échange de parole et d'alliance possible. D'un autre côté, le mythe ne va pas sans contradiction, il marque des limites du langage à l'endroit du réel : s'il y a échange, à la seconde génération les relations sexuelles s'établissent avec des « cousins » – proche de ce que Françoise Héritier désignait d'inceste du second type (Héritier, 1997) – mais un impossible a été posé autour duquel se structure l'ordre généalogique. Ce qui fait néanmoins de l'alliance une sorte de légalisation de l'inceste.

La fonction de la famille, naissance de la société

La néoténie entraîne une autre conséquence : elle impose à l'humain un très long temps de maturation avant qu'il ne devienne adulte, ce que nous appelons « enfance » (Arènes, 2021). D'où l'adoption de la famille pour l'éducation, les soins, la protection, mais aussi pour à la fois éviter aux enfants d'être les objets de la jouissance pédophile des adultes, tout en permettant aux parents une activité sexuelle. La famille se voit confiée de fait la transmission des éléments grâce auxquels l'humanité s'est humanisée : tels le langage (via une langue), le symbolique, ses interdits et ses impératifs, la parole, la forme sociale définie par le partage du mythe, que l'on y croit ou non (Veyne, 1992), et encore la figure de Dieu comme garante du pouvoir de ceux qui, en son nom, exercent l'autorité dans la société et jusque dans la famille.

L'éducation de l'enfant ne consiste pas seulement en l'adoption des codes de bonne conduite en société. Tout de l'animal humain ne passe pas au langage. L'humain est divisé, par le langage, de son organisme. Le besoin devient pulsion tandis que l'instinct mute en libido. Et les pulsions, limites entre le psychique et le somatique (Freud 2018), exigent d'être satisfaites. Et pour cela il convient de payer un tribut au langage : nous ne mangeons pas pour vivre à l'instar des animaux, mais nous nous devons de satisfaire au désir (qui préfère ceci à cela même au prix de sa santé) et de manger du signifiant – soit manger cuisiné (de l'art culinaire). L'agressivité doit être sublimée, pliée au langage, pour protéger le groupe de la violence des autres et de la sienne native : l'armée, la chasse, etc. la détournent des proches. Mais il y a un reste irréductible lié au fait même de la vie. Aussi l'humanité a-t-elle enrôlé la sexualité en la sublimant dans l'amour du prochain et en détournant la haine vers l'ennemi extérieur. Là encore, un reste irréductible demeure sans quoi l'humanité se serait mise en extinction à peine née faute de se reproduire. Ce reste, que Freud et Lacan qualifient de *perversion*, exige lui aussi d'être traité et oblige aux progrès de la société pour le réaliser (Freud, 2010 ; Lacan, 1960).

Travail de culture et civilisation

L'humain mise son désir et mobilise ses pulsions dans tous les registres : technique, art, mythe, religion, science, politique, etc. Tel est le « travail de culture » dont la photographie à un moment donné donne à voir une civilisation (Freud, 2004). Est-ce assez pour saisir que les *enfants constituent un bien précieux puisqu'ils sont non seulement le gage d'une survie de*

l'animalité de l'humain, mais également de la transmission des conditions nécessaires au processus d'humanisation : la « Santé Culturelle » (Sophie Marinopoulos, 2019) est au cœur de ce processus. La thèse de Freud, avec la réitération symbolique du meurtre des origines dans l'Édipe, est que l'enfant ne s'humanise pas parce que ses parents sont humains, comme un chien est chien parce qu'engendré par des chiens ; il s'humanise parce qu'il refait, pour son compte, le pas par lequel l'humanité s'est humanisée (Sauret, 2005), et il contribue au perfectionnement de notre collectivité à condition de lui en fournir les moyens. Il y a là de « bonnes » raisons de l'aimer !

Nous savons cela intuitivement. Le processus de transmission a opéré non pas en accouchant de ses enfants, mais lorsque les enfants de ses propres enfants s'adressent à leurs grands-parents : ce qui donne une couleur particulière à l'art d'être grands-parents (Hugo, 1985). Cette transmission est homogène à l'expérience analytique : la psychanalyse s'est transmise non pas seulement parce qu'un analyste nouveau s'est levé du divan d'un psychanalyste, mais parce qu'un analyste s'est levé du divan de l'analyste qui s'est levé du premier divan. En toute logique, il faudrait attendre de vérifier s'il y a eu analyste pour le dernier des séries à venir afin de vérifier qu'il y a bien eu alors *du* psychanalyste depuis Freud ! L'humanité ne sera assurée de son humanité que si elle a permis au dernier de ses représentants de s'accomplir comme tel ! Le processus d'humanisation ressemble à une course de relai, mais dans laquelle c'est le relayé qui reçoit le témoin du relayeur : le témoin va de la ligne d'arrivée vers la ligne de départ. En quelque sorte, chaque humain saurait que l'humanité a réussi s'il pouvait la vérifier à partir du dernier homme !

L'enfant au cours des âges, l'enfant de la science

L'histoire enseigne que sans doute l'enfant n'a pas toujours été aimé, en tous les cas pas d'emblée. Ainsi dans la Rome antique, devait-il attendre du « *pater familias* » qu'il meure ou qu'il vive, qu'il soit adopté ou rejeté, libre ou esclave. Et sans doute, à des époques où la mortalité infantile était grande, ne pas s'attacher trop tôt aux enfants participait d'une défense ordinaire¹. Philippe Ariès, même si son travail est controversé, a attiré notre attention sur le fait que les premières représentations d'enfant dans l'art ont des proportions d'adultes, et que mis à part l'enfant Jésus, il faut attendre le XII^{ème} siècle pour découvrir les premières représentations d'*enfants concrets* (et aux proportions d'enfant) : sur des tombes. L'enfant entre comme mort dans le discours ! Mais il cesse alors d'être un adulte en miniature pour se voir doté de caractéristiques propres à l'enfance et d'une identité (Ariès, 1960). Que dire, au-delà, de la pratique qui consistait à abandonner les enfants (il est vrai parfois pour des raisons de naissances multiples, de santé parentale, etc.) à des nourrices dites « mercenaires » qui les nourrissaient à la place de celui, délaissé et allaité par une autre, qu'elles avaient conçu afin de « gagner leur vie » avec un emploi (Le Roy Ladurie, 1979) ?

Ce statut de l'enfance se modifie avec la mutation du savoir inauguré par le tournant du XVII^{ème} siècle. Malgré des précurseurs tels Erasme, Rabelais, Luther, Ignace de Loyola, etc. et les institutions chrétiennes comme celles des Salésiens, les frères des écoles chrétiennes, avec Jean-Baptiste de la Salle (et plus tard Don Bosco), il faut attendre Rousseau (XVIII^{ème}) pour que la pédagogie reçoive ses lettres de noblesse, et le XIX^{ème} pour assister à l'avènement des sciences de l'éducation : on crée alors des institutions susceptibles d'accompagner les familles,

¹ Cf. les premières pages de Suskind, 1988.

voire de prendre l'enfant plus ou moins totalement en charge selon les handicaps et les déficiences des uns et des autres. L'enfant n'a qu'à bien se tenir : la science va s'occuper de lui !

Chacun sait, bien sûr, le poids dans ce domaine de la guerre et du gouvernement de Vichy (en France) dont l'idéologie « travail, famille, patrie » créera les premiers établissements et les métiers professionnels jusque-là assurés majoritairement par les religieux. Mentionnons l'enquête jamais égalée des 100 mille enfants diligentés par Institut des Sciences Humaines dirigé par Alexis Carrel² sous l'occupation, chargé d'évaluer les enfants en bonne santé, ceux qui étaient récupérables et « le cheptel irrécupérable » – dont on sait le destin à l'époque. Daniel Lagache est chargé de la nomenclature, et les résultats de cette enquête ont quasiment fondé les politiques de santé jusque sous la présidence de Giscard D'Estaing (1974-1981) : on n'aimait sans doute pas tous les enfants (Ohayon, 1999).

L'ouvrage d'Edith Scheffer, *Les enfants d'Asperger*, sous-titré *Le dossier noir des origines de l'autisme*, démontre que cette logique n'est pas strictement « pétainiste » (Scheffer, 2019). En outre, il est l'occasion de serrer l'enjeu de *ce réel qui fait de chacun une exception, singulière donc, qui se dérobe au savoir de la science*. Il n'est pas rien que Lacan (1976) ait reconnu son propre symptôme³ dans ce réel qu'il est le premier à avoir identifié de la sorte (jusqu'à inventer son indexation par la lettre *a*). Les politiques sociales dans la Vienne socialiste⁴ malgré l'environnement fasciste autrichien, et avec l'appui de quelques-uns des premiers psychanalystes, étaient préoccupés d'évaluation et de nomenclatures de symptômes susceptibles de rendre plus efficaces les politiques de santé à l'endroit de l'enfance (Tréhel, 2013). L'objectif était généreux. Pourtant, lorsque l'idéologie nazie a fini par dominer, elle a imposé le tri des enfants en fonction de leurs handicaps, et les Viennois non seulement n'avaient aucune résistance à opposer sur ce point (en dehors de leur humanisme... et de la psychanalyse), mais avaient préparé le terrain. Asperger s'est illustré en distinguant les autistes qui présentaient un intérêt social et les autres. De sorte qu'il a pu, après la guerre, être présenté comme quelqu'un qui avait sauvé beaucoup de handicapés (« socialement utiles ») du four crématoire et des expériences de Mengele, malgré la condamnation à mort des autres ! *Dans les faits, les nomenclatures désactivaient la fonction éventuelle du symptôme en la réduisant à l'indice d'une pathologie ou à une incapacité sociale* : or, un régime d'intense voire de tout-évaluation (jusqu'à la tentation eugéniste) du fait de la logique néo-libérale domine la période actuelle. Les années brunes devraient servir d'avertissement. Décidément, n'aimerions-nous pas tous les enfants ? Ce qui fait la singularité de chacun ne mérite-t-il pas notre attention ?

La singularité et la modernité

Ce qui fait la singularité de chacun, voilà bien sûr à quoi il convient de permettre aux enfants d'accéder. Là est ce qui objecte à une théorie « pour tous ». Joseph Schovanec, qui préface

² Auteur de *L'homme cet inconnu*, prix Nobel de Médecine (1912). Eugéniste, il sera récupéré par les idéologues de l'extrême droite au point que l'université de Lyon qui portait son nom sera débaptisée en 1996. Il semble que le FN cherchait avec Alexis Carrel une certaine honorabilité, et c'est leur idéal qui en perdit son prestige.

³ « A l'Imaginaire et au Symbolique, c'est-à-dire à des choses qui sont très étrangères l'une à l'autre, le Réel apporte l'élément qui peut les faire tenir ensemble. C'est là quelque chose dont je peux dire que je le considère comme rien de plus que mon symptôme, c'est ma façon à moi de porter l'élucubration freudienne, au second degré, de porter le symptôme lui-même au deuxième degré ». (Ornicar 10, p.7 ; 13 avril 1976).

⁴ Les maires de la cité avant l'Anschluss sont socialistes : Jakob Reumann, social-démocrate est maire de 1919 à 1923 et premier gouverneur de la nouvelle province de Vienne ; Karl Seitz, social-démocrate, fut premier président de la République d'Autriche (entre les deux guerres), maire de 1923 à 1934 ; Richard Schmitz maire entre 1934 et 1938 (l'Anschluss) était proche du catholicisme social et antinazi (en camp de concentration à Dachau pour la durée de la guerre). Au nom de quoi Onfray récuse que Freud ait été victime de l'antisémitisme (Onfray, 2010) !

magistralement la version française du livre d'Edith Scheffer, l'avait dit à sa façon dans un autre ouvrage : en substance, affirmait-il, je ne suis pas autiste, l'autisme ne dit rien de ce que je suis et de ce que j'en fais ; j'ai un autisme. « (...) je suis un charlatan en matière d'autisme, écrit-il. N'étant pas un spécialiste et ne pouvant donc faire de doctes discours sur le sujet, une solution de repli aurait pu être de parler de moi (...). A ceci près que rien n'indique que j'incarne l'autisme d'une manière spécifique » (Schovanec, 2012). Et plus loin : « En somme, je crois que l'être humain est très complexe. *Que l'on ne peut jamais le décrire par un seul critère.* C'est pour cela que je ne peux me définir par l'autisme ; je me méfie des théories qui voudraient réduire l'être humain à un mécanisme d'horlogerie. *N'enfermons pas l'être humain dans une case. Il nous en manquerait une* » (souligné par nous).

La science moderne a promu une langue qui ne se parle pas, les mathématiques ; le mariage de la technoscience avec le marché a donné un coup de pouce au capitalisme. D'un côté la prétention à l'universalité des mythes et des religions est disqualifiée faute de pouvoir rivaliser en rigueur avec la science. De l'autre le discours capitaliste réduit le sujet à l'individu et promet de le guérir du manque, à forclure la castration (l'opération qui permet au sujet de symboliser le manque dans lequel se fonde son désir comme intransitif) : le désir est rabattu sur le besoin, le manque vire à une frustration qui pousse sans cesse à revenir se servir sur le marché. Dans un premier temps, en réaction et pour préserver le processus d'humanisation, la névrose devient *religion privée* et pallie le recul de la *névrose universelle* qu'est la religion. Freud apprend de ses analysants embarrassés que le père récupère la fonction tenue par les dieux, la grande histoire (les grands récits) laisse la place au fantasme, le manque devient castration, et la ligature par le mythe est désormais obtenue par un bricolage, le symptôme. La psychanalyse est ainsi le retour dans le réel de ce que le Discours Capitaliste forclos et que la science doit mettre de côté pour tendre à l'objectivité et à la généralisation.

L'enfant freudien

Dans ce contexte une femme s'occupe d'un enfant parce qu'il tient une place privilégiée dans son fantasme. Mais pourquoi l'enfant lui ferait-il confiance ? Il s'efforce de la séduire pour mériter son attention. Sauf qu'il ne connaît au début de sa vie que la satisfaction orale : ce qui est bon se mange, et le mauvais se vomit, se jette. De sorte qu'il entre dans une phase de crise, la névrose infantile, coincé entre la crainte de la dévoration s'il convenait, et la détresse du « laisser en plan » s'il ne convenait pas. Il ne sort de cette impasse que par le fait que lui est signifié que ce n'est pas par caprice si la mère s'occupe de lui, mais par désir : ce désir porte un nom, celui du partenaire auprès de qui elle cherche une part de jouissance et dont elle a su obtenir, éventuellement, qu'il prenne soin (paternel) des enfants.

Cette découverte amenait l'enfant à s'interroger, quelle que soit son anatomie, sur ce que pouvait bien avoir cet autre, le partenaire, éventuellement le « père » que, lui, l'enfant, non seulement n'était pas mais n'avait pas. Dans tous les cas, cet autre manque, donc désire. Lorsque l'enfant cherche à son tour à répondre à la question de ce qu'il est, il est alors obligé de prendre position quant au sexe : pour aller vite ici, côté père, masculin, ou côté mère, féminin – mais dans tous les cas en prenant sur lui un manque incurable, justement celui que Freud symbolise comme castration. Ainsi naissent deux « races de discours ». La position masculine désigne celle du sujet en tant qu'il fait confiance aux moyens du langage (Œdipe, castration) pour atteindre la jouissance incarnée par l'Autre sexe. La position féminine est celle du sujet en tant qu'il consent à cette incarnation, mais qui attend en retour une réponse de son partenaire

sur ce *qu'elle* est, et qu'en tous les cas, il l'aime. De sorte que nous pouvons dire que *c'est comme homme que le sujet désire, et comme femme qu'il aime*. Peu de chances qu'hommes et femmes se rencontrent s'ils n'y sont poussés par le désir et la copulation des signifiants, des mots du langage. C'est pourquoi Lacan avance qu'il n'y a pas de rapport sexuel qui s'écrive, car le rapport sexuel est aussi affaire de parole, entre sujets – pas entre les seuls organismes.

Dans ce contexte, l'enfant est – c'est le meilleur des cas – la métaphore de l'amour entre ses parents, amour dont il bénéficie. Il aime sa mère pour le désir qu'elle mise à son endroit, et son père (le partenaire de la mère) mérite l'amour pour l'avoir sorti de l'interprétation délétère en termes de caprice. Il lui faudra un temps avant de tirer les conséquences de cette double découverte : période de latence, à l'issue de laquelle il se rendra à ses rendez-vous fixés par le destin avec le sexe, l'autre, le savoir, le travail, les responsabilités, etc., muni également du bagage culturel auquel il a été éveillé, soit des mots et du *type* de savoir qui convient pour rendre compte de son rapport au monde et aux autres...

L'enfant de la postmodernité

Seulement le Discours Capitaliste étend l'empan de la logique qui l'anime. Exploitant en lieu et place des grands récits, une idéologie, le scientisme, qui prétend répondre à toutes les questions scientifiques et existentielles, par les moyens de la science, cette logique du « tout évaluation » et du « pour tous » traque la singularité et ses manifestations dans les moindres recoins. Se dessine aussi l'anthropologie idéologique, faut-il le préciser, de « l'individu » adapté à ce système : homme organisme (cf. le biopouvoir cher à Foucault), homme entreprise, et pour finir, machine dont l'homme numérique n'est qu'une version. L'impact sur le sujet qui se laisse suggestionner par la « nouvelle anthropologie » est terrible, puisqu'elle défait la possibilité même de la névrose, et partant (tendanciellement) de l'amour. L'amour de l'enfant aurait-il vécu son âge d'or ?

Caricaturalement, la nouvelle anthropologie fait tomber l'individu sur l'étal du marché, prêt à être détaillé pour l'échange : esclavage, pédophilie, dons et trafic d'organes et de sang, commercialisation de la Procréation Médicalement Assistée, etc. La valeur d'un individu s'évalue à sa rentabilité, à son rapport, à sa fortune, à ses biens : ainsi, après le métier, la maison, la voiture, le partenaire, est-il de bon ton de pouvoir exposer l'enfant. Il est aimé ainsi qu'un vase de Chine dont on attendrait qu'il prolonge avoirs et réussisse là où l'on a échoué, métonymie de l'objet perdu et récupérable sur le marché cette fois (encore que d'aucuns puissent aussi souhaiter qu'il les fasse briller mais sans leur faire de l'ombre).

Certes les parents ont depuis bien longtemps une pente à vouloir être fiers de leurs enfants. Mais c'est le mot *valeur* qui a changé de sens : ce ne sont pas les valeurs de l'éthique ou de l'acte qui sont affichées, seulement celles traductibles dans les termes du marché libéral. Dans ce contexte, déjà « aimer ses enfants » devient un syntagme ambigu – et certains enfants se passeraient bien volontiers de certaines formes de l'amour parental. A contrario, avoir une valeur aux yeux de parents dont on attend un amour impossible pousse certains au pire : ainsi de ce jeune incarcéré qui a pu avancer que le plus beau jour de sa vie était celui où une bande de gangster l'a choisi à cinq ans pour cambrioler une pharmacie (ce que permettait sa petite taille) : c'était la première fois qu'il comptait pour quelqu'un, et il a ainsi trouvé la « famille » qui a fixé son destin pour un moment...

Notre monde

D'un côté l'anthropologie affecte le sujet qui habite le discours capitaliste. D'un autre, la logique néolibérale dévaste la planète. La société actuelle est devant une crise polymorphe – économique, écologique, sociale et pour finir politique – qui légitimement fait craindre à beaucoup que nous ne laissions une planète dévastée pour les générations qui viennent (Sauret, 2023). Selon le rapport de l'UNICEF 2020, intitulé *La Situation des enfants dans le monde 2019 – Enfants, nourriture et nutrition*, au moins un enfant de moins de 5 ans sur trois, soit 200 millions d'enfants, (sur un total de 676 millions) souffrent de dénutrition ou de surpoids ; 340 millions (la moitié) sont carencés et souffrent de la faim (Aguayo, 2019). Près de deux enfants âgés de 6 mois à 2 ans sur trois ne consomment pas d'aliments capables de soutenir la croissance rapide de leur corps et de leur cerveau. Cette situation est susceptible d'entraver leur développement cérébral, de nuire à leur apprentissage et d'affaiblir leur système immunitaire, et augmente les risques d'infections et, dans de nombreux cas, de décès⁵. Ne parlons pas des carences culturelles ! Ce contexte ne plaide pas en faveur de l'existence d'un amour généralisé pour les enfants.

Pire, une idéologie se déploie, à la faveur des progrès scientifiques (et notamment du numérique) qui prétend que les humains, pourraient enfin obtenir l'immortalité⁶ en nous débarrassant de la vie : en consentant à ce qu'une nouvelle étape de l'évolution vienne nous remplacer par des machines intelligentes. Imagine-t-on les effets de ce discours sur nos enfants et petits-enfants auxquels nous disons en clair que nous rêvons de mettre fin à la succession des générations ? D'une part, dans cette optique, ils ne pourraient plus engendrer d'enfant à leur tour, d'autre part l'état catastrophique de la planète suggère que les plus jeunes pourraient même ne pas atteindre l'âge adulte. Alors, l'humanité actuelle aime-t-elle vraiment les enfants ?

Faire de l'enfant une chance

La « collapsologie » (Cochet, 2019) cherche peut-être à nous prévenir. Mais n'est-elle pas tentée par une sorte de millénarisme *scientiste* susceptible de produire un sens compréhensible par tous ceux qui vivent et sont sensibles à la catastrophe qui s'annonce ? Certains sont soulagés de mettre un nom sur ce dont ils ont souterrainement peur. Est-ce que cela prépare à faire face, à changer de mode de vie, à s'orienter autrement ? Ou s'agit-il de s'habituer à faire le dos rond en espérant que la foudre tombe à côté, voire à jouir de la fascination pour le pire ? Aucune théorie ne dispense d'une prise de position sur la situation dont le néolibéralisme est responsable, s'assurant de la complicité de ceux qui, volontairement ou non, le servent. L'enfant invite chacun à sortir de sa « servitude volontaire » et à faire face.

Assumer « l'amour des enfants » obligerait à sauver la planète en même temps que les conditions de transmission du processus d'humanisation. N'est-ce pas la même faillite de la solidarité qui s'exprime à l'occasion du drame méditerranéen (qui compte parmi les victimes les enfants dits « mineurs non accompagnés ») ? Et dans les féminicides ? En France, chaque année, 220 mille femmes adultes subissent des violences physiques et/ou sexuelles de leur (ex) conjoint, 3 sur 4 déclarent avoir subi des « faits de violences répétés » et 8 sur 10 auraient également été soumises à des atteintes psychologiques et/ou des agressions verbales ; 2% des

⁵ Vu sur: <https://www.unicef.fr/article/nouveau-rapport-un-enfant-de-moins-de-5-ans-sur-trois-souffre-de-malnutrition>

⁶ Ce fantasme transhumaniste, se décline. On en trouve une forme « présentable » chez cet idéologue du néolibéralisme qu'est, à notre avis, Yuval Noah Harari (2017).

Françaises a été violé, tandis qu'une enquête de l'Ifop⁷ (2018) auprès de 2.167 femmes de 18 ans et plus, révèle que 12 % ont été victimes d'un ou plusieurs viols au cours de leur vie, 43 % déclarent avoir subi des gestes sexuels sans leur consentement. Si 21 meurtres d'enfants sont signalés comme victimes collatérales, il n'est rien dit du « traumatisme » que constitue le fait pour un enfant d'assister aux violences familiales ou de devoir faire avec un parent violenté (Tardif, 2019 ; UNICEF 2019).

Il faudrait encore mentionner les crimes de masse soit plus d'un par jour aux Etats Unis, dont 1/4 (environ une fusillade par semaine) dans un établissement scolaire il est vrai parfois sans mort, ou le nombre mondial d'homicides (plus de 740 mille par an dont 490 mille en dehors des zones de guerre, 541 par jour, 321.859 au 8 juin, depuis le début de l'année 2021⁸), etc. Et que dire du déni massif et gros de conséquences qui entourent les violences sexuelles sur les enfants – 130 mille filles et 35 mille garçons chaque année, 1/5 filles, 1/13 garçons –, dont 21% de moins de six ans, selon un rapport commandé par l'association *Mémoire traumatique et victimologie* (cité par Fache, 2019) ?

Qui douterait encore de l'impact délétère du néolibéralisme et de son caractère prédateur sur l'enfance devrait lire le rapport (quadri-annuel) conjoint de l'Organisation internationale du travail (OIT) et de l'Unicef⁹. Selon lui le nombre d'enfants forcés à travailler (dont la moitié a entre 5 et 11 ans) atteignait 160 millions au début de l'année 2020 : soit 8,4 millions de plus en quatre ans. Plus grave encore, la baisse des protections sociales par rapport à leur niveau actuel, prévisibles à cause des mesures d'austérités et autres facteurs (secondaires à la pandémie de la COVID 19), ce nombre pourrait bondir de 46 millions d'ici la fin de l'année 2022.

Il conviendrait d'examiner les symptômes de l'enfance, ceux qui résultent de la mutation du savoir et de la transformation corrélatives des institutions pédagogiques, scolaires et universitaires (Sauret, 2020). Sans parler de ceux qui résultent de la dégradation du lien social, repli social (Tajan, 2017), violences diverses. Il conviendrait également d'examiner (au plan international) l'évolution du droit et de la justice concernant les enfants. Ainsi, en France, l'abaissement de l'âge de la responsabilité pénale, la multiplication des interdits (de regroupement dans les halls d'immeuble par exemple), etc. donne l'impression que l'enfance pourrait receler une véritable menace (Yahiaoui, 2018) : manifestation dans le réel de ceux que la génération précédente oublie.

De ce point de vue, la quête religieuse de la part des nouveaux convertis radicalisés (mais pas seulement) sonne comme un avertissement sur notre incapacité à proposer aux enfants et aux jeunes non seulement le partage mais la participation à la tresse d'un sens commun pour leur vie. Psychopathologiser la radicalisation rate la cible... D'où encore ces autres mobilisations des jeunes en faveur du climat, du refus du commerce des armes, de tel espace de la biodiversité menacée, etc. Les jeunes sont aussi présents dans tous les mouvements de protestations, et ils demandent que les « adultes fassent leur « boulot » pour sauver la planète et rendre la société viable. N'est-ce pas paradoxal ? Au passage, cela signifierait-il en effet, que ceux-là s'emparent des moyens de leur réalisation – donc de ce qui est réussi dans la transmission – pour pallier les limites de leurs aînés ? Ou est-ce confirmation de ce constat que Lacan empruntait à Malraux : « Il n'y a plus de grande personne » ! « Voilà, commentait Lacan, qui signe l'entrée de tout un monde dans la voie de la ségrégation ». Il concluait en notant à

⁷ Institut Français d'Opinion Publique.

⁸ Selon globometer.com consulté le 8 juin 2021. Les chiffres varient d'une source à l'autre : plus de 197 mille en 2009, 541 par jour, selon <https://www.planetoscope.com/mortalite/1200-homicides-commis-dans-le-monde.html>. Seul point commun : leur grand nombre et leur augmentation.

⁹ Dépêche AFP 10 juin 2021.

l'intention de ceux qui entendent répondre à cette situation : « Quelle joie trouvons-nous à ce qui fait notre travail ? » (Lacan, 2001, p. 369).

Est-ce qu'aimer les enfants ne passerait pas par consentir à écouter leur protestation et leur demande, ainsi qu'a donné l'exemple le premier anthropoïde qui a été élevé à l'humanité parce qu'il a répondu – déjà – à l'appel de son enfant, « père » (Castel, 2021) ? Notre humanité, notre humanisation passe par nos enfants. Tel est l'enjeu de la « bataille politique de l'enfant » (Sauret, 2017).

Références

- Aguayo, V. (2019) rapporteur du programme nutrition de l'UNICEF, cité par le monde Le Monde avec AFP Publié le 15 octobre 2019 à 03h12 - Mis à jour le 15 octobre 2019 à 10h19.
- Arènes, J. (2021), *L'art secret de faire des enfants. Essai sur les tourments du temps et de la filiation*, Paris, Cerf.
- Ariès, P. (1960), *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Plon.
- Bruno, P. (2017). « Une personnalité peut-elle être harmonieuse ? Être de filiation ou être de symptôme », in Guillen, A. (sous la direction de), *Essais d'épistémologie pour la psychiatrie de demain*. Toulouse, Érès, pp. 67-79, DOI : <https://doi.org/10.3917/eres.guil.2017.01>.
- Bruno, P. (2014) « Le transcendant », in Pierre Bruno et Marie-Jean Sauret, *Du divin au divan, Recherche en psychanalyse*, Toulouse, Érès, pp. 89-93, Doi : <https://doi.org/10.3917/eres.saure.2014.01>
- Castel, P.-H. (2021) *Mais pourquoi psychanalyser les enfants ?* Paris, Cerf.
- Cochet, C. (2019). *Devant l'effondrement. Essai de collapsologie*, éd. Les Liens qui Libèrent, septembre 2019.
- Fache, A. (2019). « Les violences sexuelles sur les enfants, fléau massif et caché », *L'Humanité*, mardi 8 octobre 2019, p. 14.
- Freud, S. (1956/2009). *La naissance de la psychanalyse : Lettres à Wilhelm Fliess, notes et plans (1887-1902)*, suivi de *l'Esquisse pour une psychologie scientifique*, réédition Paris, PUF.
- Freud, S. (1905/1992). *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905)*, Gallimard, Folio.
- Freud, *Métapsychologie (1915-1917/2010)*, PUF.
- Freud, S. (1912/2004). *Totem et Tabou, Totem et Tabou*, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot » : OCF.P, XI, p. 189-386.
- Freud, S. (1915/2018), *Pulsions et destin des pulsions*, Paris, Petite Bibliothèque Payot
- Freud, S. (1930/2004). *Malaise dans la civilisation* in *Le Malaise dans la Culture*, PUF.
- Harari, Y. N. (2017). *Homo Deus, une brève histoire de l'avenir*, Paris, Albin Michel.
- Françoise Héritier, *Les Deux Sœurs et leur Mère : anthropologie de l'inceste*, Paris, Odile Jacob, 1997.
- Hugo, V. (1985). *L'art d'être grand-père*, Paris, Flammarion.

- IFOP, Fondation Jean-Jaurès. (2018). *Enquêtes sur les violences sexuelles*, Récupéré le 9 juin 2021 sur <https://www.ifop.com/publication/enquete-sur-les-violences-sexuelles/>
- Lacan, J. (1960-1961). *Le Séminaire VIII : Le transfert (1960-1961)*, document de travail de l'ALI, leçon du 23 novembre 1960 (version Seuil 2001).
- Lacan, J. (2001). « Allocution de clôture sur les psychoses de l'enfant », *Autres écrits*, Paris, Seuil, pp. 361-371 (travail original publié en 1968).
- Lacan, J. (1976). *Le Séminaire Livre XXIII : Le Sinthome*, leçon du 13 avril 1976, document de travail de l'ALI (version Seuil 2005).
- Le Roy Ladurie, E. (1979). « L'allaitement mercenaire en France au XVIIIe siècle », *La nourriture. Pour une anthropologie bioculturelle de l'alimentation, Communications*, Année 1979 31 pp. 15-21, récupéré en ligne le 8 juin 2021 sur le site https://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_1979_num_31_1_1466
- Marinopoulos, S. (2019). *Une stratégie nationale pour la Santé Culturelle. Promouvoir et pérenniser l'éveil culturel et artistique de l'enfant de la naissance à 3 ans dans le lien à son parent (ECA-LEP)*, rapport au ministre de la Culture, Mission « Culture petite enfance et parentalité », Janvier 2019, récupéré en ligne le 8 juin 2021
- Ohayon, A. (1999). *L'impossible rencontre. Psychologie et psychanalyse en France (1919-1969)*, Paris, Éditions La Découverte.
- Onfray, M. (2010). *Le Crépuscule d'une idole : L'Affabulation freudienne*, Pariq, Grasset.
- Prochiantz, A. (2019). *Singe toi-même*, Paris, Odile Jacob.
- Sauret, M.-J. (2005). « L'enfant branché », *La Clinique lacanienne*, dossier : « De la féminité », 2005/2, n° 11, pp. 91-108, DOI : <https://doi.org/10.3917/cla.010.0021>
- Sauret, M.-J. (2017). *La bataille politique de l'enfant*, Toulouse, Erès, 2017, DOI : <https://doi.org/10.3917/eres.saure.2017.01>
- Sauret, M.-J. (2020). « Le symptôme scolaire », *Cliniques méditerranéennes – Psychanalyse et psychopathologie freudiennes*, dossier « Le sujet et la scolarité », n° 102, pp. 77-91, Doi: <https://doi.org/10.3917/cm.102.0077>
- Sauret, M.-J. (2023), *De la politique et de la psychanalyse : pas sans l'amour*, Toulouse, Erès, collection Entre les lignes.
- Scheffer, E. (2019). *Les enfants d'Asperger*, sous-titré *Le dossier noir des origines de l'autisme*, Paris, Flammarion.
- Schovanec, J. (2012). *Je suis à l'Est. Savant et autiste, un témoignage unique*, préface de Jean-Claude Ameisen, avant-propos de Sophie Revil, Paris, Plon.
- Suskind, P. (1988). *Le parfum, histoire d'un meurtrier* Paris, LGF, Livre de poche.
- Tajan, N. (2017). *Génération Hikikomori*, Paris, L'Harmattan.
- Tardif, F. (2019). Grenelle des violences conjugales : les dix chiffres à connaître, CNEWS, Mis à jour le 03/09/2019 à 12:32Publié le 03/09/2019 à 06:19, récupéré le 8 juin 2021 sur Grenelle des violences conjugales : les 10 chiffres à connaître | CNEWS.
- Tréhel, G. (2013). « Sigmund Freud, Julius Wagner von Jauregg, Arnold Durig, Julius Tandler », *L'information psychiatrique* 2013/7 (Volume 89), pp. 587 à 598, Doi : <https://doi.org/10.3917/inpsy.8907.0587>

UNICEF. (2019) *Rapport annuel*, récupéré le 9 juin 2021 sur <https://www.unicef.org/fr/rapports/rapport-annuel-de-lunicef-2019>

Veyne, P. (1992). *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ? Essai sur l'imagination constituante*, Paris, Éditions du Seuil, collection « Points-histoire ».

Yahiaoui, G. (2018). *Adolescence, de l'insertion de l'individu à l'inscription du sujet : passage en protection de l'enfance*, doctorat de psychopathologie clinique, Université de Toulouse 2 Jean-Jaurès.

Recebido em dezembro de 2021 – Aceito em novembro de 2022.